

*L'assassinat de  
Maurice Halbwachs*

Maurice Halbwachs est mort en mars 1945 au camp de concentration de Buchenwald où il avait été déporté.

Les conditions de sa détention et de sa mort ne doivent pas être oubliées : « Cent à deux cents par wagon, quarante-huit heures sans eau, voilà le voyage de Compiègne à Buchenwald. A Sarrebruck on vous enlève les vêtements et les chaussures pour empêcher les évasions. A Buchenwald sortie des wagons à coups de crosse et de matraque. Complètement nus, nous attendons douze heures, dans un couloir en plein courant d'air, afin de remplir les diverses formalités. Tout le monde est tondu et rasé sur tout le corps. On touche nos habits : chemise, veste et pantalons rayés, sabots. Pas de chaussettes, pas de caleçon. On passe quinze jours dans un bloc de quarantaine : cinq cents par bloc, entassés les uns sur les autres, cinq minutes par jour pour se laver. Frappés sous n'importe quel prétexte, le plus souvent sans prétexte. Le quinzième jour, on nous envoie au travail à la carrière. Lever à quatre heures du matin ; on touche deux cent cinquante grammes de pain, douze grammes de margarine et un quart

d'eau chaude, appelé « café ». A la carrière, on nous attelle à des wagonnets remplis de pierres et nous remontons ainsi une pente longue de huit cents mètres, la dénivellation étant de cent mètres environ. Les coups de matraque et de pelle pleuvent sur les dos courbés des hommes-chevaux, qui n'avancent pas assez vite. On fait jusqu'à vingt-quatre voyages par jour. A midi, récompense : une demi-heure de pause et un quart de « café ». A dix-neuf heures, retour au camp, chacun étant chargé d'une grosse pierre. A dix-neuf heures trente, appel, long, exténuant après cette journée de travail. Après l'appel, retour au bloc où nous attend la soupe : trois quarts à un litre de soupe ; deux fois par semaine rutabaga, une fois feuilles de betteraves, deux fois pommes de terre en robe des champs avec une sauce de rutabaga, deux fois de l'orge. A vingt-deux heures, on arrive enfin à se coucher. Et le lendemain on recommence... Nous étions la propriété des SS. Quand une usine avait besoin de travailleurs, on nous « louait » à raison de cinq marks par jour. L'argent ainsi gagné servait à financer les loisirs de nos maîtres. Les plus malheureux étaient les invalides. Ne pouvant pas travailler, les SS estimaient qu'ils n'avaient pas besoin de la ration pleine et ils leur avaient supprimé la margarine, ne leur laissant que deux cent cinquante grammes de pain sec et les trois quarts de litre de soupe. Ils étaient mille par bloc, chaque bloc contenant « normalement » cinq cents prisonniers. Quand on y était cinq cents, on avait à peine la place de bouger. Eux, ils étaient obligés de se relayer pour dormir : une équipe se levait à minuit pour céder la place aux camarades. Et c'est dans ces conditions que M. Halbwachs a passé plusieurs mois. Hospitalisé au mois d'août 1944 pour furonculose généralisée, il sortit de l'hôpital deux mois plus tard à peu près guéri. Hospitalisé une deuxième fois vers le mois de janvier pour dysenterie et cachexie, il est mort au bout de trois semaines. La seule chose qu'on ait pu obtenir, c'est qu'il ne soit pas « piqué<sup>1</sup> ».

Il n'y a pas de hiérarchie dans le meurtre. Mais on ne peut s'empêcher d'éprouver une sorte de désespoir éthique devant l'assassinat d'un militant de l'universel qui avait donné toute son intelligence et sa conviction pour créer les conditions de la compréhension et de la tolérance entre des peuples séparés par l'histoire.

Je sais que les vertus académiques n'ont pas bonne presse aujourd'hui et qu'il n'est que trop facile de tourner en dérision l'inspiration médiocrement petite-bourgeoise et vaguement social-démocrate de toute entreprise visant à édifier, contre toutes les formes de particularisme, un humanisme scientifique qui refuse de faire dans l'existence deux parts, l'une consacrée aux rigueurs de la science, l'autre aux passions de la politique, et qui tâche de mettre les armes de la raison au service des convictions de la générosité. C'est cela, pourtant, qu'a incarné Maurice Halbwachs, en des temps où les contempteurs de la science sociale, de la statistique, de la « moyenne » et du « nivellement » (je renvoie au fameux texte de Heidegger sur *Dos Mann*), dénonçaient la prétention dangereusement « réductrice » et « positiviste » des sciences de l'homme, parfois dans les mêmes mots qu'emploient aujourd'hui les nouveaux nihilistes, prompts à reconnaître dans l'intention même de connaître scientifiquement le monde social une espèce de totalitarisme, ou une forme plus ou moins masquée de dénonciation.

Né en 1877, Maurice Halbwachs est à l'École normale entre 1898 et 1901, au moment de l'affaire Dreyfus : il participe aux manifestations de rue avec Simiand, pendant le procès de Zola. Il devient socialiste. Abandonnant la métaphysique, il acquiert une culture économique qui n'a d'équivalent parmi les durkheimiens que chez son ami et guide intellectuel, François Simiand. Sa thèse de droit, *L'Exploitation et le prix des terrains à Paris*, parue en 1909, est une étude de sociologie appliquée, pour ne pas dire engagée. Il y montre ce que les projets des planificateurs

doivent aux contraintes obscures qui régissent les mécanismes de la spéculation (il ne cessera pas de s'en prendre aux présupposés et aux méthodes des économistes, à leur prétention déductiviste notamment) : de cette recherche, qui lui vaut d'être reçu par Jaurès, qu'il admirait, le parti socialiste tire une brochure de propagande contre la spéculation capitaliste. Pendant son séjour d'études en Allemagne, en 1909, il étudie l'économie politique allemande et le marxisme. Il provoque un petit scandale politique, qui sera évoqué à la Chambre, en envoyant à *L'Humanité*, où ses amis Mauss et Hubert écrivaient régulièrement, un récit de la répression policière d'une grève à Berlin. Ce qui lui vaut d'être expulsé de Prusse. Incident révélateur d'une posture intellectuelle, qui porte à concevoir le travail de chercheur comme une tâche militante (et inversement) et qui s'exprime tout aussi clairement dans les premières grandes publications, « la position du problème sociologique des classes », « les besoins et les tendances dans l'économie sociale », « la psychologie de l'ouvrier moderne », « la science et l'action sociale », « la ville capitaliste », autant de thèmes à peu près totalement ignorés des autres durkheimiens. On risque de sous-estimer aujourd'hui la hardiesse de l'entreprise qui consiste à défendre en Sorbonne une thèse sur *La Classe ouvrière et les niveaux de vie* (1913), véritable ethnographie de l'existence quotidienne des ouvriers qui s'appuie sur une lecture ingénieuse de budgets de familles.

Il faudrait, pour rendre pleinement justice à ce projet intellectuel, évoquer tous les aspects d'une pratique universitaire où s'affirme cette sorte de militantisme scientifique que désigne, il me semble, Lucien Febvre, lorsqu'il décrit Maurice Halbwachs comme un « esprit d'une étonnante curiosité, toujours possédé, quand on le rencontrait, par quelque nouvelle passion intellectuelle qu'il vous exposait avec cette sorte d'enthousiasme sans fracas qui était précisément sa marque ». On sait toutes les formes de collaboration

qu'il a instaurées avec des spécialistes d'autres disciplines, notamment avec les mathématiciens Georges Cerf et Maurice Fréchet, coauteurs de *son Calcul des probabilités à la portée de tous* (il avait, dans sa jeunesse, écrit des études critiques sur Leibniz et sur François Quételet). Et aussi tous les échanges scientifiques que cet homme que l'on s'accordait à dire « doux et presque timide » a engagés, notamment pendant son séjour à Strasbourg, avec des philosophes, des psychologues, des historiens, des géographes, des démographes : Martial Guérout, Maurice Pradines, Charles Blondel, Marc Bloch, Lucien Febvre, Georges Lefebvre, Gabriel Le Bras, etc. Cette volonté généralisée de promouvoir une politique de la raison scientifique, et d'abord dans l'ordre spécifique de son accomplissement, le monde universitaire, traduit une vision critique de l'institution qui se révèle tout entière dans ce qui peut paraître un détail : il est de ceux qui, *déjà*, affirment, selon les mots de Lucien Herr, qu'ils ne veulent rien sacrifier « à cette mangeuse de forces intellectuelles qu'est l'agrégation ». Si j'évoque ce trait révélateur, c'est pour convaincre que, dans le temps long de l'histoire académique, tout ce dont il est question ici, n'a rien d'un passé révolu, mort et enterré.

J'ai en effet la conviction que l'entreprise scientifique qui a été interrompue par la mort d'un savant tel que Maurice Halbwachs attend de nous sa continuation. Il ne s'agit pas de célébrer les héros disparus, ce qui, comme en tout rite de deuil, revient à les faire disparaître une seconde fois, en acceptant le fait de leur disparition. Il s'agit de reprendre le combat où ils l'ont laissé, et cela sans oublier la violence qui les a vaincus, et qu'il faut aussi essayer de comprendre.

A cela Maurice Halbwachs peut encore nous aider, lui qui, bien qu'il ait sans doute plus qu'aucun autre contribué à faire connaître en France la sociologie allemande, n'a jamais cessé de s'interroger, non sans inquiétude, sur

ses ambiguïtés scientifiques et politiques. Membre du Centre d'études germaniques de l'université de Strasbourg, souvent invité, jusqu'en 1930, à donner des conférences à Mayence, lieu d'implantation de ce centre, Maurice Halbwachs faisait partie de la petite minorité qui avait combattu en faveur des échanges de professeurs entre universités françaises et allemandes. De tous les professeurs strasbourgeois, il est le seul, avec Charles Blondel, à avoir assisté aux rencontres franco-allemandes de 1928-1931 à Davos (où il fait la connaissance de Sombart). Favorable, jusqu'en 1930, à la réconciliation franco-allemande, il présente les sociologues allemands dans ses cours (l'un d'eux porte sur « les principaux représentants de la sociologie allemande ») et dans ses publications. Il est le premier reconnaître l'importance de Weber, dont il défend les thèses sur l'origine du capitalisme : il utilise ses idées sur le charisme et la bureaucratisation, et loue sa méthodologie rigoureuse, son goût de la recherche interdisciplinaire et son absence de dogmatisme, associés à une grande audace intellectuelle. Il est plus réservé à propos de Mannheim, Simmel (« un sociologue doué ») et Sombart. Mais, et c'est là l'essentiel, il considère que, Max Weber mis à part, les sociologues allemands sont trop préoccupés de questions théoriques ou de débats oiseux sur des notions telles que *Geist* ou *Kultur* et surtout beaucoup trop hostiles à la recherche empirique et interdisciplinaire, beaucoup trop éloignés de la vision démystifiée et démystificatrice (ce qui ne veut pas dire « désenchantée ») du travail intellectuel qui s'impose à l'entreprise scientifique moderne. Il pensait que l'état de la sociologie allemande reflétait les difficultés que connaissait l'Allemagne dans son évolution vers la modernité : les Allemands, disait-il, ont beaucoup de peine à comprendre la situation dans laquelle ils se trouvent et à s'y adapter. Au lieu de voir un aveu dérisoire de l'assurance scientifique dans l'affirmation que, quand l'Allemagne se sera adaptée à la modernité, ses sociologues adopteront

la vision scientifique qui est celle de la sociologie française, il faut se poser résolument, et dans sa forme la plus générale, la question qui se trouve posée par la vie et la mort d'un homme animé d'un projet scientifique tel que celui de Maurice Halbwachs : il se pourrait en effet — comme ce fut le cas, en l'occurrence, avec les professeurs et les savants allemands —, les envolées métaphysiques ou les condamnations exaltées de l'analyse scientifique de la société ou, plus simplement, le silence, ou l'indifférence aux réalités séculières, contribuent plus qu'on ne veut le croire, à l'instauration d'un « esprit collectif » propre à autoriser l'émergence de doctrines abominables, apparemment exclues des discours hautement euphémisés du monde universitaire.

Je crois que, sous peine de s'exposer aux répétitions de l'histoire, il faut accepter de voir un lien entre les discours de rectorat que le plus grand philosophe allemand du temps prononça, en 1933, le brassard à croix gammée sur le bras, à la gloire de l'Université allemande et la rencontre du rationalisme réducteur et destructeur dont la sociologie française représentait le symbole le plus abhorré et l'assassinat d'un grand sociologue français, perpétré en 1945, dans la folie ultrarationnelle d'un camp d'extermination.

PIERRE BOURDIEU

#### NOTE

1. Archives du Collège de France, dossier Maurice Halbwachs.